

Comment j'ai retrouvé la trace de mon père

Phạm Ngọc Lân

A la page 438 de mon livre « De Père Inconnu », j'avais recopié la réponse du Service Historique du Ministère de la Défense reçue en novembre 2008 :

« Après de multiples recherches parmi tous les dossiers à ces noms et prénoms, je suis au regret de vous faire connaître que le dossier d'officier de votre père n'a pu être retrouvé. »

Ces « noms et prénoms », c'était Gaillard Jean.

Je suis né avec un prénom vietnamien, Lân, nom d'un animal fabuleux proche de la licorne occidentale. Je n'ai jamais eu d'acte officiel à ma naissance, ou alors je l'avais mais ne l'avais jamais vu. Peut-être qu'un jour, en allant au Viêt Nam, j'irai aux archives de l'état civil pour essayer de le retrouver, s'il existe.

Par contre, durant ma première année à l'université, quand j'avais 18 ans, je suis allé à l'église de Cầu Kho à Saïgon et ai pu obtenir un extrait du registre des baptêmes. Grâce à ce papier, j'ai su que je m'appelais Nguyễn Ngọc Lân à ma naissance, né le 14 janvier 1944, fils de père inconnu et de Mme Nguyễn Thị Nguyễn. Je portais donc le nom de ma mère, Nguyễn, le nom le plus commun au Viêt Nam. J'étais baptisé le 30 janvier 1944, mon nom de baptême était Paul, mon parrain s'appelait Đỗ Thành Đôn. Dans mon livre, c'est le personnage Đoàn, l'homme avec qui ma mère projetait de fonder une famille. A sa grande et douloureuse surprise, les parents de mon futur parrain ont jugé que ma future mère n'était pas digne de lui, malgré l'amour sincère qui existait entre eux.

Dans mon livre, tous les noms de personnages sont fictifs, bien qu'ils correspondent à une personne réelle, pour respecter la vie privée des gens. Ainsi Đôn est devenu Đoàn, Jean Gaillard est devenu Jean Martin. Gaillard est un nom répandu, j'ai choisi Martin parce qu'il l'est encore plus. Même le mien, Phạm Ngọc Lân, est devenu Hoàng Kim Long.

Quand j'avais 14 mois, ma mère, ma grand-mère et mon beau-grand-père quittèrent Saïgon pour rentrer au village natal en banlieue sud de Hanoï. C'était en mars 1945, je ne sais pas exactement à quelle date, mais sûrement très proche de celle du coup de force des Japonais, date fatidique pour mon père comme je le saurai beaucoup plus tard.

En décembre 1946, nouveau départ vers l'inconnu : une grande partie du village quitta la zone sous contrôle de l'administration française pour rejoindre les zones du maquis à l'appel de Hồ Chí Minh, le leader communiste de la ligue Việt Minh. Parmi les participants à l'exode, il y avait moi, ma mère, ma grand-mère et une nouvelle connaissance de ma mère qui deviendra mon beau-père lors de ce séjour dans le maquis.

Début 1948, la nouvelle famille quitta clandestinement le maquis pour revenir à Hanoï, ma mère étant enceinte de ma demi-sœur. Toute la famille en guenilles est accueillie à bras ouverts par l'administration française grâce à mon physique d'Eurasien. Un « Service social » s'occupa de nous, trouva un logement et un travail de couturière dans l'intendance militaire pour ma mère. Mon beau-père s'engagea pour trois ans dans l'armée française.

Un lieutenant-colonel à la retraite, l'un des responsables de ce Service Social, voulut me doter de papiers officiels pour que je devienne citoyen français. Il s'enquit auprès de ma mère sur ce qu'elle connaissait de mon père. Ma mère avait perdu toute trace écrite de mon père, ainsi que ses photos lors d'un incident regrettable à Saïgon quand je n'avais encore que quelques mois. Elle ne se rappelait que du nom, du grade, et du lieu où elle était allée le rejoindre.

Avec ces éléments, le lieutenant-colonel fit des recherches dans les documents de l'armée, puis les démarches administratives nécessaires pour me donner une identité. Un jour il convoqua ma mère et annonça la mort de mon père, tué par les Japonais lors du coup de force du 9 mars 1945, d'après les archives dont il avait accès. Par la même occasion, il donna à ma mère un document extrêmement précieux : le jugement du Tribunal de première instance de Saïgon daté du 29 mai 1948 tenant lieu d'acte de naissance, dans lequel ledit tribunal « *dit et juge que Gaillard Jean est né à Saïgon le vingt novembre 1944 de Nguyễn Thị Nguyễn et de père légalement inconnu mais présumé de nationalité française, que la qualité de citoyen français lui est acquise.* »

J'avais donc cette première pièce d'identité à l'âge de 4 ans et quelques mois. A la maison, on m'appelle toujours Lân, mais à l'école, je suis Jean Gaillard.

J'étais persuadé que ce nom est aussi celui de mon père. C'est pour cela que j'ai fait toutes les recherches sur un lieutenant Jean Gaillard depuis que je suis arrivé en France en 1980. Sans succès évidemment ! Il y avait beaucoup de Gaillard dans l'armée française de l'époque, il y avait aussi des Jean Gaillard, il y en avait qui ont été en Indochine, mais ou bien ce n'était pas un lieutenant, ou bien c'en est un mais bien trop vieux pour être mon géniteur ...

Ci-dessus est un résumé des chapitres de mon livre consacrés à la recherche de mon père.

Sa parution en février 2015 a déclenché certains événements qui m'ont permis enfin d'atteindre mon but, de façon tout-à-fait inattendu ! Et miraculeux !

Pour revenir à la date de novembre 2008, après réception de cette lettre du Service Historique de l'Armée, j'étais persuadé que le dossier militaire de mon père avait été égaré ou même définitivement perdu, certainement lors de la période trouble de l'occupation allemande. J'essaie alors d'autres pistes.

L'idée m'est venue de chercher le lieu de naissance de mon père, en m'adressant aux services de l'état-civil des mairies. Si je sais où il est né, je pourrais peut-être retrouver des membres de sa famille encore en vie, et obtenir ainsi des détails sur sa personne.

Je commence par Toulon, en s'appuyant sur ce que disait ma mère : mon père aurait une sœur qui vivait à Toulon. Je me rends à la mairie de cette ville qui me dirige vers les archives municipales. Là, une archiviste me sort de vieux registres des années 1910 à 1920. Là aussi, il y a des Jean Gaillard, mais les dates de décès ne correspondent pas.

J'ai continué sur cette piste, et j'ai ainsi consulté quelques centaines de communes. Il faut savoir qu'en France, il y a environ 36.000 communes ! Mais ce chiffre ne m'effraie pas, je me suis toujours dit qu'il faut commencer, après, on verra ! « Aide-toi, le ciel t'aidera ! » Je misais beaucoup sur les progrès de l'informatique, les fichiers de l'état-civil étant numérisés et mis en ligne dans des bases de données. Quand tout sera terminé, il y aura des archives

départementales (il y en a 100) ou même régionales (une vingtaine), je n'aurai pas à consulter les 36.000 communes une à une.

Pour le moment, ce travail de numérisation est loin d'être achevé. Dans certaines communes, comme à Paris, les actes sont déjà numérisés, et on peut faire une demande par un formulaire sur Internet en précisant le nom et la fourchette de dates de naissance. D'autres, en téléphonant, on peut tomber sur une personne serviable qui consulte une base de données pour une réponse immédiate. Mais pour la plupart, il faut y aller, surtout les petites communes. J'ai fait, en plus de la région parisienne, la région de Pau, Tarbes, le pourtour méditerranéen de Narbonne à Marseille en passant par Béziers, Montpellier, Nîmes, sans compter les petites villes de ces régions.

Pas de Jean Gaillard mort en Indochine en mars 1945.

J'avais aussi visité le Mémorial des guerres d'Indochine à Fréjus, et relevé un Jean Gaillard sur la plaque des morts en 1945. Je téléphone une fois de plus à Fréjus pour avoir une confirmation qu'il est bien mort en Indochine en 1945, mais pas à Lang Son, et surtout pas lors du coup de force des Japonais. En plus, ce n'est pas un lieutenant. Le responsable du mémorial me suggère une autre piste de recherche : c'est une base de données créée par une association dont les membres avaient parcouru la France pour relever les noms inscrits sur les monuments au mort de toutes les communes de France. En consultant cette base via Internet, je retrouve quelques Jean Gaillard, et malheureusement, aucun ne pouvait être mon père.

Octobre 2014, lors d'un passage à Paris, je me suis dit qu'il y a peut-être du nouveau aux archives de Vincennes. Cela fait 6 ans que je n'y suis pas retourné. Peut-être qu'ils auraient fait le ménage et retrouvé le dossier de mon père !

En 6 ans, effectivement, bien des choses ont changé. Le château est en plein dans de grands travaux de rénovation, les salles de lecture des archives de l'Armée de Terre, de la Marine et de l'Armée de l'Air sont maintenant regroupées dans un seul bâtiment, le Pavillon du Roi.

A l'accueil, je vois une dame asiatique que je n'avais jamais rencontrée auparavant. Pourtant, elle m'assure qu'elle travaillait là depuis longtemps... Je lui explique que je suis à la recherche de mon père, que la dernière fois en 2008 on m'avait répondu que le dossier est introuvable. De fil en aiguille, je découvre qu'elle est vietnamienne, et bientôt je sympathise en lui parlant en vietnamien. Elle consulte une base de données sur son écran – nouveauté par rapport à 2008 – et me sort un Jean Gaillard, lieutenant d'artillerie. Quand je lui dis que je viens de la région toulousaine, elle me propose de demander elle-même le dossier militaire de cet homme, de faire une photocopie pour me l'envoyer. Je n'aurais donc pas à retourner à Paris pour consulter moi-même ce dossier.

Quelques semaines plus tard, je reçus une épaisse enveloppe, mais ce n'était pas mon père.

Le 4 février 2015, L'Harmattan annonce la parution de mon livre « De Père Inconnu ». En pensant à la gentillesse de tous ceux qui m'avaient aidé aux archives de Vincennes, je décide de faire cadeau d'un exemplaire de mon livre à la bibliothèque qui jouxte la salle de lecture.

Fin mars 2015, lors d'un passage à Paris pour présenter mon livre, je retourne avec mon épouse Mỳ Lan à Vincennes, un exemplaire du livre sous le bras. A l'accueil, je rencontre la même dame vietnamienne qui m'avait aidé six mois auparavant, elle se rappelle de mon cas et

me demande si j'ai progressé. Je lui réponds que non, et que je cherche toujours. Elle se rappelle alors qu'il y a aux archives un militaire qui avait aidé des Eurasiens à retrouver leur père. Elle l'appelle au téléphone, personne ne répond. Elle me donne alors son nom, Philippe Lafargue, et son numéro de téléphone. « Vous l'appelez en lui disant que c'est moi qui vous ai donné son numéro de téléphone. »

Quelques jours plus tard, de retour à Toulouse, j'appelle M. Lafargue et laisse un message sur son répondeur. Le jour suivant, il retourne mon appel en se présentant « Adjudant-chef Philippe Lafargue ». Je lui explique mon cas, en insistant sur le fait que j'ai vraiment remué ciel et terre aux archives de Vincennes pour retrouver le dossier militaire de mon père, et que malgré toute la bonne volonté des archivistes, ce dossier n'a pu être retrouvé, qu'il est peut-être perdu.

Il m'affirme qu'un dossier militaire aux archives ne peut pas se perdre, et me demande si je suis certain de l'exactitude des données que je lui fournis. Je lui réponds que j'ai pu retrouver deux documents aux archives de Vincennes, confirmant ce que je savais déjà de mon père. Le premier est une liste des officiers en poste en Indochine, document intitulé « Bulletin de renseignement N° 125 », classé Secret, établi à Chungking – alors capitale de la Chine de Chang Kaishek, signé le 5-4-1944 par le lieutenant-colonel Emblanc, chef de la Mission militaire française en Chine par intérim. Le deuxième est une liste des officiers tués à Lạng Sơn lors du coup de force des Japonais le 9 mars 1945. Sur ces deux documents, j'ai pu retrouver le nom de mon père, son grade et son unité, le 4^e R.A.C (Régiment d'Artillerie Coloniale).

Il me dit de lui envoyer par mail les deux pages de ces documents, ce que je fais illico presto après la conversation téléphonique.

Une heure après, nouveau coup de fil. « *J'ai retrouvé le dossier militaire de votre père. Il s'appelle Jean Caillard, et non pas Jean Gaillard. C'est écrit dans les deux listes que vous m'avez envoyées. Vous avez confondu le « C » et le « G » sur la feuille de pelure dactylographiée, il est vrai que c'est très flou, mais si on y fait attention, c'est bien Caillard.* »

Que le ciel me soit tombé sur la tête, je ne serais pas plus assommé que par cette annonce ! Comment se fait-il qu'on m'appelle Gaillard depuis 67 ans, depuis que j'avais 4 ans, pour découvrir que Gaillard n'est pas le nom de mon père, mais Caillard ? Mais je n'ai pas le temps de chercher une explication, je suis encore sous l'intense choc émotionnel d'une telle annonce ! Une immense joie intérieure que j'essaie de maîtriser... J'annonce la merveilleuse nouvelle à mon épouse Mÿ Lan en essayant de garder un ton posé. Puis je fais pareil au téléphone pour mes deux enfants.

C'était le 2 avril 2015.

Je reçois en même temps un mail de M. Lafargue : « *J'ai identifié le dossier de votre père. Il s'agit du Lieutenant Jean Louis CAILLARD (et non GAILLARD) mort le 11 mars 1945. Son dossier est conservé à Vincennes sous la cote 8YE 69722. Je le commande et reprend contact avec vous à mon retour de permission le 14 avril prochain.* »

Encore deux semaines de patience et d'insoutenable suspense !

En attendant, j'essaie d'expliquer cette confusion des noms Gaillard et Caillard. Je ressors les deux documents en question, et bien que la frappe de la lettre « C » n'est pas très nette, en y regardant de plus près, c'est bien un C. Mais comme j'avais en tête des idées préconçues sur le nom Gaillard qui est le mien, mon cerveau a refusé de relire à plusieurs fois ce nom pour être sûr de l'orthographe. Il a fallu un œil neuf, celui de M. Lafargue, pour s'apercevoir de l'erreur.

Et dire que j'avais ce document depuis 2008 ! Et que j'ai perdu six ans à me lancer sur des pistes qui ne me mèneront nulle part, puisque j'étais déjà dans l'erreur dès le départ!

En y réfléchissant bien, cet enchaînement des événements qui a conduit à cette découverte tient du miracle ! Si je ne suis pas retourné aux archives de Vincennes (pourtant j'étais certain dans mon esprit d'avoir tout fait dans ces archives, que ce n'était pas la peine d'y retourner), si je n'avais pas rencontré cette dame vietnamienne à l'accueil (je ne l'avais jamais rencontré avant, il n'y avait que des militaires à l'accueil), si elle ne s'est pas souvenu de M. Lafargue (la première fois que je l'ai rencontrée, elle ne s'en est pas souvenue) pour me le présenter... Trop de « si » qui me font tourner la tête... Peut-être, parce que mon père ne voulait pas se dévoiler avant l'année où il aura 100 ans ! Une chose est sûre, la publication de mon livre est un événement déclencheur du processus. Sans le livre, je ne serais plus retourné aux archives de Vincennes...

Pendant ces deux semaines d'attente, d'autres questions surgissent : est-ce que mon père avait encore de la famille, frères, sœurs, cousins, cousines, neveux, nièces... ? Est-ce que je pourrais les retrouver ? Est-ce qu'ils m'accepteraient comme un membre de la famille ? Je connais des cas similaires au mien, certains avaient retrouvé leur père encore en vie, certains avaient retrouvé seulement la famille proche de leur père. L'acceptation des membres de cette famille retrouvée est diverse et variée, le moins qu'on puisse dire !

Enfin le 14 avril arrive. J'envoie un mail de rappel à M. Lafargue.

Le jour suivant, il m'appelle au téléphone. Il a le dossier militaire de Jean Caillard sous les yeux. *« Il est né à Nouméa en 1915. Il a un frère médecin qui s'appelle Edmond qui avait été en Dordogne pendant un certain temps. Son père s'appelle aussi Edmond. Il est parti pour l'Indochine en 1941... »*

Je lui dis que je voudrais revenir à Vincennes pour le voir en personne et prendre connaissance de ce précieux dossier militaire de mon père que j'ai mis tant de temps et de vains efforts à retrouver. On se donne rendez-vous le 28 avril.

C'était le 15 avril 2015, un autre jour mémorable !

Les jours qui suivent, en attendant d'avoir plus de détails grâce aux documents dans le dossier militaire de mon père, j'essaie de chercher « Caillard » associé à « Nouméa » sur Internet.

Je découvre d'abord mon oncle Edmond dans un long article de Wikipedia. C'est l'aîné de la famille, né en 1912, ma tante Christiane est née en 1913, mon père Jean en 1915 et mon oncle André en 1923. Edmond est un médecin qui a été mobilisé dans l'armée lors de la deuxième guerre mondiale, fait prisonnier, évadé, puis démobilisé lors de l'occupation allemande. Il exerçait la médecine quelques mois à Badefols d'Ans en Dordogne, puis pendant six ans dans la commune de Saint-Just-en-Chaussée dans l'Oise, près de Beauvais au nord de Paris. Il avait

participé activement à la résistance en secourant les aviateurs alliés abattus par les Allemands, ainsi que des parachutistes alliés en perdition. A la libération il rentra dans son pays natal en Nouvelle Calédonie à la fin de 1946. Par la suite, il aura de multiples décorations américaines, britanniques et françaises pour son activité de résistant en zone occupée, y compris la Légion d'honneur.

Dans cet article du Wikipedia, il est mentionné le nom de ses quatre enfants : Jean-Paul, Michel, François et Odile.

Je cherche Jean-Paul Caillard sur Internet et je découvre d'autres articles. Jean-Paul est aussi médecin comme son père, il vit en Nouvelle Calédonie où il est aussi connu comme un homme politique. Grâce à Internet, je le vois dans des interviews à la télévision de Nouméa.

Je cherche alors à le contacter, et il m'a fallu beaucoup de temps et de patience pour retrouver une adresse de courrier électronique qu'il avait utilisée en 2012 pour répondre à un courrier des téléspectateurs après une interview télévisée.

Le 19 avril, j'envoie un premier mail à Jean-Paul intitulé « *Bonjour de la part d'un Eurasien* », me présentant comme un cousin germain, et lui envoyant la présentation de mon livre où figurait ma photo en quatrième page de couverture.

Le jour suivant, je reçois une longue réponse de Jean-Paul, plein d'émotion : « *Je ne doute pas de la crédibilité de notre parenté car la photo en 4e de couverture de votre livre, que j'ai hâte de lire, est d'une ressemblance extraordinaire avec notre grand-père, vos deux oncles et votre tante Christiane.* »



Jean Caillard à 25 ans



Phạm Ngọc Lân à 24 ans et 19 ans

Puis ce fut, de la part de Jean-Paul et d'autres membres de la famille retrouvée, une avalanche de mails de bienvenue, d'anciennes photos de mon père et de sa famille, de photocopies des rares lettres de mon père que la famille a conservées. Je n'en reviens pas ! Du jour au lendemain, je passe de l'état « sans famille du côté paternel » à un état inimaginable pour moi : entouré d'une tante, de sept cousins germains, leurs enfants et petits-enfants, sans compter d'autres membres de la famille du côté de ma grand-mère. Et ce qui est merveilleux, c'est que tout le monde m'accueille à bras ouverts, sans aucune réticence ! Que puis-je rêver de mieux, moi qui ai vécu sans connaître mon père pendant plus de 71 ans ?

En venant à Paris pour le rendez-vous aux archives le 28 avril, je rencontre pour la première fois quelques membres de cette grande famille retrouvée. Le samedi 25 chez Marie-José à Paris, l'ex-épouse de Jean-Paul. Leur fils Avril est venu avec son épouse et ses trois enfants. Trop d'émotions pour moi, qui ne m'attendais pas à un tel accueil chaleureux. Le dimanche 26 chez Christiane à Chaville. Elle est la fille de mon oncle André, donc ma cousine germaine. Il y avait là sa mère Yvonne qui débarquait de Nouméa le jour précédent, et de nouveau Avril. Toujours les mêmes effusions des retrouvailles dans la joie et l'émotion !

Le 28, je me rends aux archives où je rencontre pour la première fois Philippe Lafargue, le « faiseur de miracles » comme je l'écrivais dans la dédicace de mon livre que je lui offrais en cadeau de reconnaissance. Dans son bureau trône un support spécialement conçu pour photographier les documents. On y fixe un appareil photo et les clichés sont parfaits. Je fais moi-même les photos de tous les documents dans le dossier militaire de Jean Caillard et les récupère sur une clé USB.

J'ai pu ainsi reconstituer les dernières années de la vie de mon père, grâce à ces documents du dossier militaire, et grâce aux lettres que mon père envoyait à sa famille. Malheureusement, la correspondance s'arrêtait en 1941, la dernière lettre que mon père envoyait de Saïgon à mon grand-père en Nouvelle Calédonie date du 2 novembre 1941. J'espérais du courrier de 1943, l'année où ma mère avait rejoint mon père sur l'île Binh Ba (île de Tagne), pour peut-être comprendre la motivation et les sentiments de mon père pour ma mère, ainsi que la raison pour laquelle ma mère n'avait resté que dix-sept jours avec lui sur cette île. Malheureusement, ce sera pour toujours la grande inconnue.

La rupture soudaine de correspondance pourrait s'expliquer par l'entrée des Etats-Unis en guerre après l'attaque japonaise contre Pearl Harbor fin décembre 1941, ce qui enflamma le Pacifique. Mais surtout, la situation était devenue tendue entre la Nouvelle Calédonie qui s'était rallié à la France libre du Général de Gaulle, et l'Indochine qui était restée dans le giron de Vichy. Peut-être que la correspondance par lettres n'était plus possible entre ces deux colonies devenues frères ennemis ?

Le samedi 20 juin 2015 à Saint-Just-en-Chaussée où avait exercé mon oncle le Docteur Edmond Caillard a lieu une cérémonie de commémoration en son honneur en tant que résistant. Une stèle est inaugurée, ainsi que le nom d'une rue. Et c'est là que j'ai pu embrasser pour la première fois les membres de cette grande famille venue de Nouméa et des quatre coins de France. Mon épouse, mes deux enfants et leur famille y étaient aussi, et la branche vietnamienne a ainsi fait la jonction avec le reste de la famille Caillard dans la joie et le bonheur.

Résumé de la vie active de mon père

J'avais écrit un document sur la vie de mon père, dont voici le résumé. Titulaire d'un baccalauréat série Math-Elem à Nouméa, il vint en France faire ses classes préparatoires avant d'être reçu à la prestigieuse école des HEC (Hautes Etudes Commerciales) à Paris. Diplômé en 1937 et en même temps titulaire d'une licence en droit, il fit son service militaire obligatoire dans l'artillerie avec une formation d'officier de réserve.

A peine son service militaire terminé, il était de nouveau mobilisé suite à la déclaration de guerre de la France contre l'Allemagne nazie en 1939. Après la défaite de la France, la

signature de l'armistice en juin 1940 et le partage du pays en deux zones, il obtint sa démobilisation en octobre 1940. Il rejoignit son grand frère, le docteur Edmond à Badefols d'Ans en Dordogne en zone libre. Deux mois plus tard, en décembre 1940, toujours avec son frère, il franchit la ligne de démarcation pour se retrouver en zone occupée : son frère avait l'opportunité de s'installer comme médecin à Saint-Just-en-Chaussée dans l'Oise, lui voulait chercher du travail à Paris grâce à l'association des anciens élèves de HEC. Les postes proposés ne lui convenaient pas, et les salaires étaient ridiculement bas. C'était la guerre, et en plus c'était l'occupation allemande.

Au bout de seulement 5 mois dans la vie civile, il revint au sud de la France à Puget-sur-Argens, lieu où il avait été démobilisé, pour essayer de regagner la Nouvelle Calédonie par les services de l'armée, mais ce ne fut plus possible, ces services étant dissous. Désespéré, ne sachant plus quoi faire, il tomba sur une note du Ministère de la guerre recrutant des officiers de réserve comme lui pour servir dans les colonies pendant 2 ans. Il fit la demande pour l'Indochine, ce qui le rapprocherait de la Nouvelle Calédonie. Sa demande fut acceptée, il embarqua sur le « Compiègne » des Messageries Maritimes qui dut faire le tour de l'Afrique par le cap de Bonne Espérance pour rejoindre l'Indochine 3 mois plus tard. Il débarqua à Saïgon en juin 1941, fut affecté au 5^e R.A.C. (Régiment d'Artillerie Coloniale) basé à Saïgon.

Sa première réaction en arrivant en Indochine fut de rédiger une demande de résiliation du contrat de deux ans, car il n'avait qu'un but : rentrer en Nouvelle Calédonie dont il avait la nostalgie, d'après une lettre écrite à sa sœur Christiane alors qu'il était encore étudiant à Paris. Demande refusée.

Fin 1942, il fut affecté à l'île Binh Ba à l'entrée de la baie de Cam Ranh, toujours dans une unité du 5^e R.A.C. C'est là que ma mère vint le rejoindre en avril 1943. Elle ne resta que 17 jours.

Entretemps, ses deux années d'engagement prirent fin, mais sa demande de démobilisation fut refusée, parce qu'il n'y avait plus d'échanges de troupes entre l'Indochine et la France métropolitaine, et donc pas de relève : il devait rester dans l'armée jusqu'à la fin de la guerre.

Février 1944, il fut transféré au 4^e R.A.C. à Lạng Sơn à la frontière chinoise, la Marine ayant remplacé l'Armée de terre sur l'île Binh Ba et la baie de Cam Ranh que cette île protégeait.

Mars 1945, il reçut l'ordre de transfert à Lao Kay, toujours à la frontière chinoise comme Lạng Sơn, en même temps qu'un ami capitaine qui racontera cela plus tard à son père. Son ami partit à Lao Kay avant le coup de force japonais, il fut fait prisonnier puis libéré à la capitulation du Japon. Mon père était encore à Lạng Sơn le 9 mars 1945, il fut fait prisonnier et massacré. A Lao Kay, il n'y a pas eu de massacre de prisonniers.

Mon père Jean Caillard n'était pas un militaire de carrière. Pourtant, il avait servi trois fois comme officier de réserve, et toute sa vie active avait été dans l'armée, à part les quelques mois de vie civile entre deux vies militaires. Il ne le voulait pas, mais les circonstances l'ont obligé à rester dans l'armée et à mourir pour la France.

Les circonstances, ou le destin...

Tentative d'explication de la confusion de nom, entre Gaillard et Caillard.

Ma première réaction fut d'attribuer cette confusion à la prononciation approximative de ma mère quand elle avait fourni le nom de mon père à ce monsieur du Service social en 1948. D'ailleurs, du fin fonds de ma mémoire me reviennent vaguement des moments où ma mère me disait « Caillard ». Je n'y prêtais pas trop attention, je pensais qu'elle avait simplement un problème de prononciation !

Un autre souvenir me revient aussi, celui-là beaucoup plus clair dans ma mémoire. J'avais 8 ou 9 ans, j'étais au collège d'Adran des Frères des Ecoles Chrétiennes à Dalat quand un jour, le Frère Emilien, un Français directeur du collège me dit « Tu es sûr que ton nom est Gaillard ? Moi, j'avais connu un Caillard... »

Cette explication d'une mauvaise prononciation semble plausible, mais il y a un hic : qu'en est-il du lieutenant-colonel à la retraite qui s'occupait du Service Social ? Il avait fait des recherches dans les archives avant d'annoncer avec certitude la mort de mon père. Et les documents officiels – sûrement les mêmes qui se trouvent à Vincennes actuellement – sont tous au nom de Caillard. Ce lieutenant-colonel français n'aurait pas fait cette confusion que ma mère aurait faite !

Et voilà qu'une autre explication, pour moi plus proche de la vérité, m'est révélée de façon pour le moins inattendue !

Quand j'étais aux archives de Vincennes pour prendre connaissance du dossier militaire de mon père, l'adjudant-chef Philippe Lafargue avait voulu que je rencontre un couple dont la femme est eurasienne comme moi, et qui, par une extraordinaire coïncidence, avait lu mon livre. Nous avons sympathisé et elle me raconte qu'elle avait été donnée très tôt par sa mère à la FOEFI (Fédération des Œuvres pour l'Enfance Française de l'Indochine) qui l'avait fait venir en France pour être élevée dans des centres spécialisés pour orphelins. Grâce à M. Lafargue, elle avait pu retrouver les traces de son père, un lieutenant-colonel qui avait déjà une famille en France à l'époque. Elle a pu se recueillir sur sa tombe. Mais la famille retrouvée n'a jamais voulu la contacter.

Comme j'étais intéressé de connaître d'autres Eurasiens de ma génération, elle me présenta au président de l'Association des anciens pupilles de la FOEFI, un professeur de mathématiques à la retraite qui vit en région toulousaine, comme par hasard ! Je le contacte et l'invite à la maison pour lui dédicacer mon livre. Quand je lui raconte que j'ai fait des recherches infructueuses pendant des années à cause d'une confusion entre un C et un G qui a transformé Caillard en Gaillard, confusion probablement due à une prononciation incertaine de ma mère, il me reprend tout de suite : « *Pourquoi penses-tu que c'est ta mère qui est en cause ? J'ai été moi-même pupille de la FOEFI, et depuis que je suis président de l'association des anciens de cet organisme, j'ai compilé beaucoup de données sur des Eurasiens comme toi. Le nom « Gaillard » que tu portes est un nom donné par le tribunal de Saïgon dans cet acte de notoriété tenant lieu d'acte de naissance. Cela ne veut pas dire que c'est le nom de ton père !* »

Douche froide ! « *Pourquoi le tribunal ne m'aurait pas donné le nom de mon père ?* » « *C'est parce que tu n'avais pas le droit de porter son nom, n'étant pas reconnu. Pour des raisons humanitaires, le tribunal te donne un nom similaire, et donc le nom Caillard de ton père est devenu Gaillard pour être le tien, de père inconnu.* » « *Comment tu le sais ?* » « *Mais c'est de notoriété publique ! A la FOEFI, je peux te citer de mémoire trois noms ainsi*

transformés : Maury est devenu Maurice, Du Tilloy est devenu Tilley, Vaesa est devenu Vaeza... ! »

Et moi qui, naïvement, avais cru que je portais le nom de mon père !

Heureusement que ce tribunal ne m'avait pas donné le nom de Jean Dupont ! Je n'aurais jamais fait le rapprochement entre Dupont et Caillard...

Roquettes, le 7 juin 2015
Phạm Ngọc Lân